

# Avant-propos

Noémie HOSOI, Élise LEHOUX et Vasiliki ZACHARI

La première fois que l'on assiste au séminaire de François Lissarrague « anthropologie et images : l'expérience grecque », on est immédiatement surpris et captivé par son approche, sa méthode, la fluidité de son discours et par ce que son regard nous invite à voir. À son cours, pas une seule note sur la table, mais des images mises en série sur lesquelles son discours s'appuie. François Lissarrague aborde l'histoire par les images. Celles-ci, les unes après les autres projetées sur le mur de la salle, tissent une narration qu'il nous donne à voir mais aussi à entendre. C'est comme si la parole issue de son regard, donnait une voix aux images.

Son attitude, ouverte à nos questions et à nos remarques, nous encourage à participer. Sa manière de nous présenter les choses ressemble à une enquête : il pose des jalons subtils, il établit des correspondances fines, et pour finir, il émet des hypothèses. Le plus souvent, le cours se termine par une discussion animée sur des questions que la série de vases a soulevées. De séminaire en séminaire, cet enthousiasme unanime ne cesse de se confirmer et de grandir. À travers son discours, il donne, avec l'aisance qui le caractérise, l'impression qu'il est possible de s'approcher du monde grec ancien à travers les images. Sa présence lors de visites au musée ou en voyages d'études a constitué des moments de partage inoubliables. Nous avons reçu une telle richesse universitaire et humaine de son enseignement que c'est un vrai bonheur pour nous de mettre une pierre à l'édifice avec cet ouvrage, constituant un moment de réflexion sur l'herméneutique des images grecques. Une pause pour laisser l'espace à la résonance de l'enseignement de François Lissarrague. Un rayonnement qui témoigne de la transmission accomplie à ses élèves.

À travers cet ouvrage, la question que nous posons en filigrane est celle des modes de transmission de ce savoir dont l'origine remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle conjuguant le plaisir de la découverte des vases grecs, progressivement diffusés par des personnalités telles que le comte de Caylus, Johann Joachim Winckelmann ou le baron d'Hancarville, avec une science des images dont les fondations ont été posées par des archéologues comme Eduard Gerhard ou Carl Robert, pour ne citer qu'eux. Dans cette histoire de l'iconographie grecque, il a fallu

ensuite cataloguer les fonds, attribuer, mettre en place une chronologie relative, en d'autres termes organiser la somme colossale de matériaux qui sans cesse sortaient de terre. Le travail de John Beazley en Angleterre a marqué une étape très importante dans cette affirmation d'une science des images. Des entreprises comme le *LIMC*, par exemple, ont été tout aussi capitales. Pierre après pierre, l'édifice de la céramologie s'est élevé dans le terrain vague d'où il avait émergé, perdant quelques blocs au passage, mais en gagnant d'autres. La progression de la céramologie s'est ainsi faite, parfois par aller et retour, et souvent dans plusieurs directions, comme s'il devenait difficile aujourd'hui de tout embrasser d'un seul regard. De génération en génération, l'étude des images grecques s'est transformée et augmentée au contact d'autres disciplines comme l'histoire et l'anthropologie religieuse, la sociologie, la linguistique, la sémiologie, mais aussi des disciplines de l'image qui mettent l'accent sur l'aspect culturel de production et de réception, autrement dit, sur l'aspect contextuel, plus que sur la valeur esthétique indéniable et quelques fois émouvante des images grecques. La multiplicité des champs utilisés par l'archéologie des images a permis d'élargir et d'enrichir ce domaine d'étude, mais en même temps, une telle multiplicité a aussi parfois favorisé un fractionnement des savoirs, et a pu créer une forme de disjonction.

François Lissarrague est de ceux qui se sont attelés à la tâche difficile et généreuse de rassembler, de mettre en lien ce qui habituellement ne communique pas et, de problématiser, au sens large, cette forme de pensée visuelle spécifique, pour ouvrir la discipline sur une véritable anthropologie historique. Méthode à ciel ouvert qui adopte un regard à la fois contextuel et transversal, englobant, et en même temps attentif aux réseaux de détails. Il a contribué à donner une voix aux images de la Grèce antique, qui elles, comme des images, ne sont pas sages, mais bien muettes.

Mais avant tout, ce qui fonde ce projet de publication, c'est notre désir de remercier François Lissarrague, pour ce qu'il nous a transmis au long de sa carrière. Tous ses élèves, italiens, russes, allemands, belges, américains, grecs et français ont répondu présents à cette invitation. Chacun avec ses propres interrogations, sa formation, sa sensibilité aussi, nous a livré son article. Il nous a fallu ensuite trouver des partenaires éditoriaux, des financements et devenir nous-mêmes éditrices scientifiques.

À Vincent Azoulay, nous adressons notre vive reconnaissance pour sa présence constante et son aide durant toutes les étapes de ce long travail. Nous tenons à exprimer notre gratitude à Cléo Carastro, Florence Gherchanoc, Christian Jacob, pour leur soutien et leur confiance. Françoise Frontisi-Ducroux nous a été d'une aide précieuse grâce à ses conseils avisés, nous la remercions infiniment. Nous avons également bénéficié des encouragements de Véronique Dasen et Victoria Sabetai, pour nous avoir poussés à entreprendre ce projet, ainsi que de l'appui d'Alain et Annie Schnapp. Francesco Massa et Maria Vlachou ont souvent été sollicités au fil de cette aventure, nous les remercions pour leurs conseils précieux et amicaux. Nous sommes reconnaissantes à Charles Schneider de nous avoir

accordé l'autorisation de publier l'article inédit de Nina Strawczynski, ainsi qu'à Agnès Tapin pour avoir facilité nos recherches. Nous avons pu achever cet ouvrage grâce à l'appui de plusieurs institutions qui nous ont fait confiance en finançant ce projet : Anhima (avec sa directrice Violaine Sebillotte Cuchet), l'École des hautes études en sciences sociales et l'Institut universitaire de France. Enfin, nous adressons nos remerciements à Pierre Corbel, l'ancien directeur des Presses Universitaires de Rennes pour avoir accueilli notre publication, et au nouveau directeur, Cédric Michon, ainsi qu'à Adeline Brun, Anna Jacopin-Dvorak et Laurence Cadet pour leur patience dans nos échanges et pour avoir permis que l'ouvrage voit le jour.